

ROBE SANS COUTURE DE NOTRE-SEIGNEUR.

Il existe à propos des vêtements de Notre-Seigneur qui sont honorés dans l'église d'Argenteuil (près Paris) et dans la cathédrale de Trèves, une espèce de conflit qui embarrasse plus d'un pieux fidèle, et dont voudraient bien profiter les ennemis de la religion pour faire du scandale. L'affaire est cependant ici plus simple. Il nous suffira, pour dissiper toute difficulté à cet égard, de résumer quelques pages d'un ouvrage qu'a publié dernièrement M. L. F. Guérin, sous ce titre : *La Tunique de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; Recherches religieuses et historiques sur cette relique et sur le pèlerinage d'Argenteuil*, un fort vol. in-8, ouvrage plein de recherches, dont on imprime en ce moment une 2e édition, et où le pieux auteur expose les deux traditions d'Argenteuil et de Trèves, et montre qu'elles sont bien distinctes et qu'elles ne se contraignent en rien. Nous allons le montrer par un simple résumé.

La tradition d'Argenteuil remonte à plus de mille ans. Les auteurs les plus considérables qui ont parlé du vêtement que possède cette église disent que c'est la tunique dont elle est enrichie, et si quelquefois on l'a nommée Sainte-Robe, ce n'est que par une erreur d'appellation, ou par une habitude qui s'est introduite, malgré les titres qui sont foi du contraire.

Saint-Grégoire-de-Tours dit au *Livres des Miracles* (liv. 1. S), que la tunique de Pagneau sans tache était conservée, de son temps, dans une ville de la Galatie. De cette ville elle fut transportée, en 590, à Zaphat, ou Jaffa. Ensuite elle fut solennellement portée à Jérusalem, comme l'attestent Aimoin, Herman, Sigebert, dans leurs *Chroniques*, et l'annaliste de Tours dans son *Livre de la gloire des Martyrs*. Mais elle ne devait pas demeurer dans la cité de David. Les Perses l'ayant menacée et ravagée, Héraclius transporta à deux reprises différentes la sainte relique à Constantinople, où elle resta jusqu'au temps d'Irène.

L'histoire rapporte que cette impératrice aurait désiré épouser Charlemagne, afin de réunir les deux empires d'Orient et d'Occident. Dans ce but elle lui faisait de riches présents. Mais le plus magnifique qu'elle pût lui offrir fut la tunique de Jésus-Christ. Ce puissant monarque la reçut avec beaucoup de dévotion et la plaça, le 12 ou le 13 août, de l'an 800, dans le monastère d'Argenteuil, où sa sœur Gisèle était depuis longtemps, et dont sa fille Théodrade était abbesse, Helgaudus, religieux du xte siècle, dans la *Vie du roi Robert* ; Robert, abbé de Mont-Saint-Michel, dans sa *Continuation de la Chronique de Sigebert* ; Werner de Rollevenk, dans son *Fasciculus Temporum* ; Du Tillet, André Favin et beaucoup d'autres auteurs rendent témoignage de ces faits, et l'usage où l'on était de sonner à Argenteuil une cloche à une heure après midi, pour conserver la mémoire de cette donation, vieux usage qui ne fut aboli que vers la fin du XVIIe siècle, ne permettent guère de révoquer en doute la vérité de cette tradition.

Cette tunique sacrée demeura au monastère d'Argenteuil jusque vers l'année 357. Mais à cette époque les Danois et Normands, ayant ravagé le monastère et dispersé les religieux, celles-ci cachèrent la relique dans une muraille, où elle resta enfoncée et oubliée jusqu'à l'année 1156. Vers ce temps, le célèbre Suger, abbé de Saint-Denis, avait relevé le monastère d'Argenteuil et y avait établi des religieux bénédictins. Cette même année, 1156, Dieu révéla à l'un de ces religieux le lieu où était cachée la tunique, ce qu'atteste une charte que l'on possède encore et qui est émanée de Hugues, archevêque de Rouen, qui vint à Argenteuil faire le relèvement de la tunique, et qui accorda de grandes indulgences pour cette cérémonie ; ce qu'attestent encore une foule d'auteurs, depuis Robert, abbé du Mont-Saint-Michel, chroniqueur contemporain, jusqu'à dom Cellier et Fleury.

Depuis cette année 1156, jusqu'en l'année 1656, la relique fut honorée avec empressement, et le Seigneur daigna souvent manifester sa bonté et sa toute-puissance en faveur de ceux qui venaient le prier devant sa tunique, ainsi que le fait entendre Salmeson, qui assista au concile de Trente en qualité de théologien du Saint-Siège : *Tunica in oppido Argentolio, non longe à Lutetia Parisiorum dissito, ubi magna veneratione peregrinis spectanda proponitur, nec sine magnis inter dum signis*. En 1650, la tunique du Sauveur fut déposée dans une magnifique châsse donnée par Marie de Lorraine, duchesse de Guise. On conserve encore le procès-verbal de cette translation. En 1653, le pape Innocent érigea, par une bulle, une confrérie en l'honneur de la sainte tunique, et accorda de grandes indulgences aux fidèles qui entreraient dans cette association.

À la Révolution, la relique eut à courir de grands périls. Mais si l'on ne put sauver la riche châsse des mains des nouveaux vandales, la tunique

fut préservée, et, en 1804, le nouveau cardinal Caprara, légat en France, autorisa l'évêque de Versailles, qui était alors Mgr. Louis Charrier de la Roche à rétablir le culte de la sainte tunique dans l'église paroissiale, ce qui ne fut fait cependant qu'après l'examen de la relique et des titres, et constatation de cet examen dans un procès-verbal dressé par l'abbé Cochet, qui fut depuis évêque de Beauvais.

La pieuse dévotion n'a jamais cessé depuis cette époque. Elle fut toujours encouragée par Mgr. Blanquart de Bailleul, qui autorisa M. le curé actuel d'Argenteuil à lui donner toute l'extension désirable, et nous avons déjà dit que le nouvel évêque de Versailles, Mgr. Gros, a présidé, le 12 août dernier, la magnifique cérémonie de la translation de la relique dans une riche châsse, due à la cotisation recueillie de plusieurs fidèles et la générosité d'une pieuse dame qui en a acquitté la plus grande partie. Maintenant, le nom de cette généreuse dame n'est plus un mystère : nous pouvons signaler à la reconnaissance des fidèles Mme. la baronne de Montvert.

Nous passons maintenant à la tradition de Trèves. Elle remonte à saint Hélène. Il paraît que cette princesse donna à saint Agrice, évêque de Trèves, la robe longue de Notre-Seigneur. Ce saint évêque la renferma dans sa cathédrale. Mais, pendant les longues guerres qui suivirent, la sainte relique fut presque oubliée. On savait qu'un vêtement quelconque du Christ était conservé dans la cathédrale, mais on ignorait ce que c'était au juste et dans quel endroit. Elle demeura dans cet oubli jusqu'en l'année 1196, époque à laquelle Jean 1er., archevêque de Trèves, ayant fait des réparations considérables dans son église, trouva la sainte robe et la remit en honneur. Depuis cette époque, elle eut encore quelques vicissitudes à subir ; mais elle ne cessa, à des époques solennelles, d'être honorée, et, aujourd'hui encore, elle reçoit les hommages de milliers de pèlerins, ainsi que nous avons déjà en plus d'une fois l'occasion de mentionner. On se rappelle les articles que nous avons donnés à cet égard. Ce simple résumé, touchant la tradition de Trèves, est extrait d'un ouvrage qui vient de paraître sous ce titre : *Histoire de la Sainte Robe de Jésus-Christ conservée dans la cathédrale de Trèves*, par J. Marx.

Résumons en deux mots. L'église d'Argenteuil, d'après ses titres et sa tradition, revendique la tunique, c'est à dire le vêtement le plus étroit. L'église de Trèves, d'après ses titres et sa tradition, et d'après le vêtement qu'elle montre aujourd'hui intact, prouve qu'elle possède la robe longue. Où y a-t-il donc contradiction ? Au reste, ces faits historiques, que nous n'avons fait que résumer, se trouvent appuyés de preuves et de considérations critiques dans l'ouvrage de M. L. F. Guérin.

QUELQUES OBSERVATIONS SUR LES

INJURES ET LES PERSONNALITÉS DANS LES DISCUSSIONS.

De tout temps il s'est trouvé des hommes propres à déshonorer les discussions les plus graves par des personnalités outrageuses. C'est un des écueils les plus dangereux aux hommes de lettres ; la passion tombe d'autant plus aisément dans le piège, que l'amour-propre confond volontiers les succès d'un instant, que donnent la malignité et le persiflage, avec les succès durables que promettent le talent, la modération et le respect des convenances.

On a fait des recueils plus ou moins piquants des *honnêtetés* littéraires, que se sont souvent prodiguées des écrivains d'opinions diverses ; mais si l'on retient quelques épigrammes, on oublie le nom de leurs auteurs. La malice humaine peut rire un instant d'une bouffonnerie ; mais le goût flétrit la mémoire de celui qui se l'est permise. Les lettres ont une certaine dignité, dont le sentiment finit toujours par dominer dans les jugements du public ; et quelle que soit la disposition de l'esprit humain à accueillir les libelles qui promettent des satires piquantes ou des calomnies honteuses, les libellistes n'en sont pas moins la race d'hommes la plus méprisée : c'est une délicatesse qui prouve que la corruption n'est jamais telle, qu'elle étouffe tout-à-fait dans la conscience le souvenir de la vertu ; et à ne considérer ce sentiment que sous le rapport littéraire, il montre encore qu'il y a toujours dans les lettres un fond de vérité et de sagesse qui exclut les passions abjectes, l'envie amère, la haine ardente. Le talent ne saurait jamais être de l'animosité. Il faut du calme à l'esprit, pour mériter l'approbation des hommes ; et lors même qu'il est entraîné par des impressions vives, il doit encore conserver une dignité qui fasse souvenir qu'il parle au nom de la vérité et de la vertu.

Voilà des considérations générales qui s'appliquent également à tous les ob-